

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

Ville ANNEE

1892



le: SEPTEMBRE

No. 9

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE - SAINTE

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XXI

IL ENVOIE DE NOUVEAU SES FRÈRES.

Les trois Compagnons en nous racontant les vertus des premiers disciples de S. François, à la Portioncule, n'ont pas sans doute parlé seulement de ce qui se passait dans ce lieu béni alors que le Saint n'avait encore que six compagnons ; il nous semble qu'ils ont rappelé également les heureux temps qui suivirent ; quoiqu'il en soit, nous devons dire que bientôt un septième compagnon fut donné à S. François. Voici ce qu'en dit le B. Thomas de Céano : " Le nombre sept fut accompli par le Frère Philippe, dont le Seigneur purifia les lèvres, de telle sorte que celles-ci ne proférèrent désormais que des paroles douces et pleines de suavité. Sans avoir étudié les Saintes Ecritures, il les comprenait, semblable aux apôtres auxquels les Juifs reprochaient d'être ignorants. (1 Céano, 1 p., c. 10.)

" La nouvelle famille étant composée de huit membres (y compris le S. Fondateur) le B. François, tendre père, convoqua tous ses fils et leur parla longuement du royaume

de Dieu, du mépris du monde, de l'abnégation de la propre volonté et de la mortification corporelle. Après quoi, il les divisa pour les envoyer vers les quatre parties du monde. Déjà la stérile et très pauvre simplicité du saint, homme ayant enfanté sept fils, elle voulait engendrer au Seigneur Jésus, l'universalité des fidèles par la voie de la pénitence. " Allez, chers fils, leur dit ce doux père, allez deux à deux, par le monde, annoncez la paix aux hommes, prêchez-leur la pénitence qui obtient la rémission des péchés. Soyez patients dans la tribulation, prompts au travail, modestes dans vos paroles, graves dans vos mœurs et reconnaissants envers vos bienfaiteurs. Soyez assurés que le Seigneur accomplira ses desseins, et tiendra sa promesse. A ceux qui vous interrogent, répondez humblement ; bénissez ceux qui vous persécutent ; remerciez ceux qui vous injurient et vous calomnient ; parce que, pour tout ce a, un royaume éternel vous est préparé."

" Et eux, recevant avec joie et grande allégresse les ordres de la sainte obéissance, se prosternèrent jusqu'à terre devant S. François ; mais le Saint, les pressant tendrement entre ses bras, disait dévotement à chacun : " Mettez votre sollicitude dans le Seigneur, et lui-même vous nourrira." S. François prit la coutume d'adresser ces paroles à ses frères quand il les envoyait quelque part.

" Alors le Frère Bernard se mit en route, avec le Frère Egiéde, vers S. Jacques de Compostelle (Espagne). Et S. François, sachant qu'il devait le bon exemple à ses frères, plus encore que les paroles, partit avec un compagnon pour une autre partie du monde ; et les quatre derniers, allant deux à deux, prirent d'autres directions. Ainsi les quatre groupes, en se séparant, formèrent le signe de la Croix.

" Peu après, le bon père François, désira revoir ses chers enfants. Ne pouvant lui-même les rassembler, il pria Dieu de daigner, dans sa miséricorde, les réunir sous peu. Et voilà que bientôt, selon son désir, sans appel humain, par l'action de la divine clémence, et non sans étonnement, les frères se réunirent en remerciant Dieu. Tous rassemblés, ils se réjouirent beaucoup de revoir leur bon pasteur dont le seul désir les avait rappelés.

" Ils racontent ensuite quels biens le Dieu miséricordieux leur a accordés ; ils déclarent aussi leurs négligences et leurs infidélités à la grâce ; ils en demandent humblement, à leur Saint Père, la correction qu'ils accomplissent aussitôt. Telle était leur habitude vis-à-vis de S. François quand ils venaient le voir ; ils ne lui cachaient ni la moindre de leurs pensées ni même les premiers mouvements de l'âme. Et

lorsqu'ils avaient accompli tout ce qui leur avait été commandé, ils se réputaient serviteurs inutiles.

“ Ainsi l'esprit de jureté s'était tellement emparé de tous ces premiers disciples, formés à l'école de S. François, que sachant faire des œuvres utiles, saintes et justes, ces hommes ne savaient aucunement en tirer une vaine joie. Et le B. Père portant à ses frères une excessive charité, commença à leur manifester ses desseins et ce que Dieu lui avait révélé. (1 Cél., 1 p., c. 12 ; S. Bonav. c. 3.)

“ A cette époque, quatre hommes très honorables vinrent s'attacher à la petite famille, dont le nombre fut ainsi porté à douze, en y comprenant S. François. (S. Bonav. c. 3., n. 6.)

“ Qui dira la joie et le bonheur éprouvés, en ce temps-là, par S. François et ses frères quand quelqu'un, n'importe qui, riche ou pauvre, noble ou manant, méprisé ou bien vu prudent ou simple, clerc ou laïc, conduit par l'esprit de Dieu, venait pour recevoir l'habit religieux ?

“ Ces vocations faisaient aussi l'admiration des séculiers, et un exemple d'humilité qui les poussait à mener une meilleure vie en faisant pénitence pour leurs péchés. Ni l'absence de noblesse, ni la grande pauvreté n'étaient un obstacle à l'édification de ceux que Dieu voulait édifier. Le Seigneur, en effet, se plaît avec les simples et ceux que le monde méprise.” (1 Cél., 1 p., c. 12.)

S. FRANÇOIS ET SES COMPAGNONS, VONT A ROME, TROUVER LE PAPE.

“ Voyant que le Seigneur faisait croître ses frères en nombre et en mérite ; car déjà ils étaient douze hommes, douze vaillants, bien d'accord, le B. François, lui, douzième, le père et le chef des onze, il leur dit : “ Mes frères, je vois que le Dieu miséricordieux veut augmenter notre congrégation. Allons donc à notre mère, la sainte Eglise Romaine, faisons connaître au Souverain Pontife ce que le Seigneur a commencé de faire par nous, afin que, par sa volonté et son commandement, nous poursuivions notre œuvre.” Cet avis de leur père plut aux enfants. Déjà S. François, en prévision de ce voyage à Rome avait écrit en peu de paroles, pour lui et ses frères présents et à venir, une forme de vie réglée, en se servant principalement des paroles du S. Evangile qu'il voulait ardemment observer à la perfection. A ces paroles évangéliques il en avait ajouté quelques autres absolument nécessaires pour déterminer les usages de cette sainte vie. (1 Cél., 1 p., c. 13 ; 3 Comp., c. 12 ; S. Bonav., c. 3., n. 7.)

“ Cependant S. François réfléchit sur sa simplicité, et il en fut effrayé. Mais Dieu qui connaissait son désir, regarda du haut de son trône les cœurs de cette sainte troupe, et pour les fortifier, il accorda à leur chef la vision suivante : il semblait à François marcher dans un chemin sur le bord duquel s'élevait un très grand arbre. L'ayant joint, se tenant sous ses branches, il en admirait la hauteur prodigieuse lorsque tout à coup élevé en l'air par la puissance divine, il put saisir le sommet de l'arbre et facilement courber ce géant jusqu'à terre. L'homme de Dieu comprit pleinement la signification de cette vision : elle marquait quelle serait la condescendance du Siège Apostolique. L'esprit tout réjoui, François fit connaître à ses frères tout ceci ; et tous, réconfortés, se mirent en route. (S. Bonav., c. 3., n. 7.)

“ S. François et ses onze compagnons prennent donc le chemin de Rome pour obtenir du Pape Innocent III la confirmation de la règle écrite ; ce à quoi François tenait beaucoup.

“ Au moment de partir le Bienheureux dit à ses frères : “ Choisissons l'un de nous pour chef, il sera pour nous le Vicaire de Jésus-Christ ; quel que part qu'il aille nous le suivrons, et lorsqu'il voudra se reposer, nous nous reposerons.” Aussitôt, Frère Bernard, le premier après S. François, fut élu chef de la petite troupe, et tout se passa comme le Père avait dit.

“ Les voilà donc en route, joyeux et s'entretenant des choses divines ; on n'entendait parmi eux aucune parole qui n'eût rapport à l'honneur et à la gloire de Dieu et au salut de l'âme. Ils priaient souvent. Et le Seigneur leur préparait toujours l'hospitalité, leur faisant servir le nécessaire.

“ En ce temps-là, Guido, le vénérable Evêque d'Assise, qui en toutes choses honorait S. François et ses frères, leur portant une affection spéciale, se trouvait à Rome. Nos voyageurs l'y rencontrèrent, et en furent reçus avec joie. Toutefois, comme il ignorait la cause de leur arrivée, il en fut un peu troublé et en ressentit de la peine. Il craignait qu'ils ne voulussent quitter leur patrie, où Dieu avait déjà commencé d'opérer de grandes choses par ses serviteurs. Ce lui était une joie non pareille d'avoir de tels hommes dans son diocèse ; il attendait beaucoup de leur vie et de leurs mœurs. Mais ayant ouï la cause et le but de leur voyage, il en fut tout heureux, et leur promit ses conseils et sa protection.

“ Or l'Evêque d'Assise était connu du Cardinal Jean de

S. Paul, Evêque de Ste Sabine, homme véritablement rempli de la grâce de Dieu, et qui se distinguait entre tous les Grands et les Princes de la Cour Romaine par le mépris des choses terrestres et l'amour des célestes. Par l'Evêque d'Assise il connaissait déjà la vie du B. François et de ses frères ; aussi désirait-il voir l'homme de Dieu et quelques-uns de ses compagnons. Ayant entendu dire qu'ils étaient venus à Rome, ils les envoya quérir.

“ S. François alla le trouver et fut reçu, ainsi que ses frères, avec un profond respect et une grande charité. Ils demeurèrent chez lui pendant quelques jours et l'édifièrent grandement par leurs saintes paroles et leurs exemples. Le Cardinal, reconnaissant dans leur vie ce qu'il en avait ouï dire, se recommanda humblement et dévotement à leurs prières. Il leur demanda même, comme une faveur spéciale, d'être désormais regardé comme l'un d'eux.

“ Il interrogea ensuite S. François sur le sujet de sa venue à Rome. L'ayant appris il le loua grandement. Néanmoins comme il était homme prudent et discret, il le questionna beaucoup et chercha à lui faire embrasser la vie monastique ou celle d'ermite. Mais S. François repoussait, aussi humblement que possible, ses suggestions, non par mépris, mais à cause de la pieuse affection qu'il portait par inspiration céleste à une autre vie.

“ Le Cardinal admirait sa ferveur ; mais il craignait qu'elle ne se soutint pas au même degré ; c'est pourquoi il proposait à l'homme de Dieu des chemins moins ardu.

“ Enfin, cependant, vaincu par sa constance, il se rendit à ses désirs et s'offrit pour plaider sa cause à la Cour Romaine. Il se mit en devoir d'en parler au Pape.

“ Alors l'Eglise avait pour chef Innocent III, homme illustre, très instruit, prédicateur remarquable, brûlant du zèle de la justice pour tout ce qui regarde la pratique de la foi chrétienne.

“ S. François l'avait été trouver à son palais de Latran. (1) Au moment où le Saint avait abordé le Pape, celui-ci se promenait dans le lieu appelé *Speculum* ou, comme on dit aujourd'hui *Belvédère* (mot italien qui signifie *belle vue*). Absorbé dans les pensées les plus graves, Inno-

(1) On ne peut pas dire exactement à quel moment. M. Le Monnier pense que ce fut pendant les quelques jours qu'il resta chez le Cardinal de S. Paul ; effrayé des hésitations qu'il croyait trouver chez ce saint Prêlat, François aurait eu une tentation hardie, et aurait essayé de voir le Vicaire de Jésus-Christ sans avoir été annoncé et recommandé auparavant.

cent III prit le serviteur de Dieu pour un importun et le repoussa avec dureté. François se retira humblement.

“Après que le Saint se fut retiré du Palais Apostolique, le Cardinal de S. Paul vint visiter Innocent III : “J’ai trouvé, lui dit-il, un homme très parfait qui veut vivre selon la forme du Saint Évangile et garder de tout point la perfection évangélique. Je pense que Dieu veut, par lui, réformer dans le monde entier, les fidèles de la Sainte Église.” A ces mots le Pape fut dans une grande admiration et chargea le Cardinal de lui amener le B. François.

“La nuit suivante, Dieu envoya à son Vicaire une vision : le Pape voyait s’élever entre ses pieds une palme qui croissait peu à peu jusqu’à devenir un arbre magnifique. Admirant ce qu’il voyait, sans en comprendre la signification, le Pontife fut éclairé par Dieu et comprit que cette palme désignait le pauvre qu’il avait rebuté la veille. Le matin donc, il le fit chercher, en ville, par ses gens. On le trouva près de Latran dans l’hôpital de S. Antoine. Le Pape ordonna de le lui amener promptement.

“Introduit, par le Cardinal Jean de S. Paul, en présence du Souverain Pontife, François exposa sa requête et demanda avec instance et humilité l’approbation pour sa règle de vie.

“Innocent III, homme fort sage, admira la pureté d’esprit et la simplicité du serviteur de Dieu, sa résolution et la noble ardeur qui l’animait. Son cœur était incliné vers le pauvre de Jésus-Christ, et à lui accorder sa demande. Cependant il différa de l’exaucer parce que quelques cardinaux croyaient voir dans le dessein de ce petit pauvre une sorte de nouveauté au-dessus des forces humaines.

“Mais le Cardinal Jean de S. Paul, partisan, comme on l’a dit, de toute sainteté et protecteur des pauvres de Jésus-Christ, enflammé par le divin esprit, s’adressant au Souverain Pontife et à ses frères les cardinaux, leur dit : “Si nous rejetons la demande de ce pauvre, comme une chose nouvelle et trop difficile, nous devons craindre de pécher contre l’Évangile de Jésus-Christ, puisqu’on ne nous demande que l’approbation de la forme de vie évangélique. Car si l’on dit qu’il y a dans la pratique et dans le vœu de la perfection évangélique, ou bien quelque chose d’impossible ou de déraisonnable à observer, on est convaincu de blasphémer Jésus-Christ, l’auteur de l’Évangile.”

“Le Pontife, souverainement discret, ne voulant consentir aux désirs de François et de ses frères que d’une manière régulière, les exhorta longuement et les bénit disant : “Mes frères, allez avec le Seigneur, et prêchez à

tous la pénitence selon que lui-même daignera vous l'inspirer. Lorsque le Tout-Puissant vous aura multipliés en nombre et en grâce, faites le nous connaître avec joie, et nous, nous condescendrons pleinement à vos désirs et nous vous concéderons en toute sécurité de plus grandes faveurs."

"Le Pape, voulant que tout ce qu'il accordait et accorderait à François fût selon la volonté divine, dit au Saint et à ses compagnons avant qu'ils ne se retirassent: "Mes chers fils, votre vie nous semble trop dure et austère; et bien que nous vous croyions d'une assez grande ferveur pour que nous soyions sans crainte à votre sujet; cependant nous devons penser à ceux qui vous suivront, de peur que votre voie ne leur paraisse trop sévère." Toutefois voyant la foi, la constance et la ferme espérance que les frères avaient dans le secours de Jésus-Christ, de telle sorte qu'ils ne voulaient en aucune manière se relâcher de leur ferveur, le Pape dit à François :

"Mon fils, allez et priez Dieu de vous révéler si ce que vous cherchez vient de sa volonté, afin que étant assurés de la volonté divine, nous vous accordions ce que vous désirez. (3 Comp., c. 12; 1 Cél., 1 p., c. 13; S. Bonav., c. 3.)

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

XIV

De retour à Lourdes, il dit à l'abbé Antoine :

—Il faudrait pourtant me confesser.

—Très bien. Je vais aller chercher l'un des Pères de la Grotte.

—Non, non ! reprit le prêtre paralytique : Je veux me confesser au Curé de Lourdes, l'abbé Peyramale. C'est l'homme de la Sainte Vierge. Tâchez de le trouver, et priez-le d'avoir la bonté de venir m'entendre.

Il fut impossible à M. l'abbé Antoine, dans le cours de cette après-midi, de rencontrer celui qu'il cherchait.

Le lendemain matin dimanche, il se rend à la sacristie de la Paroisse. Et voyant un prêtre d'aspect rébarbatif qui se préparait à monter à l'autel, il l'aborde respectueusement. Vous êtes M. le Curé de Lourdes ? lui dit-il.

—Je n'ai point cet honneur, répondit l'ecclésiastique.

—Pardonnez ! reprit l'abbé Antoine : d'après le portrait tracé par M. Lasserre, j'avais cru . . .

— Plût au ciel que ma ressemblance avec lui ne s'arrêtât point au physique ! s'écria l'interlocuteur en souriant de la méprise. Si parfois il paraît rude au dehors, il est doux au dedans, comme l'était S. Paul. *Fortis et suavis*. Du reste le voici.

L'abbé Peyramale ouvrait, en effet, la porte de la sacristie.

— Monsieur le Curé, il y a, dans la rue de la Grotte, un prêtre infirme qui voudrait se confesser à vous.

— Le temps de dire ma messe, et je cours à lui.

Trois quarts d'heure après, M. l'abbé de Musy le voyait entrer dans sa chambre.

Le Curé des apparitions embrassa le paralytique.

— Du courage ! dit-il. Si la Sainte Vierge veut s'en mêler vous serez bien vite guéri.

Puis il s'assit à côté de l'abbé de Musy, et, toutes portes closes, il reçut la confession de ses fautes.

Et quand il eut, au nom de Dieu même, prononcé ces mots : *Ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis*, etc., il se leva et se promena silencieusement dans la pièce, laissant son pénitent se recueillir et prier, — priant lui-même sans doute, et demandant à Celle dont il avait été l'apôtre ici-bas d'intervenir et de guérir cette longue infortune.

Puis les deux prêtres s'entretenirent ensemble. L'abbé de Musy raconta son histoire. A la confession sacrée et inviolable, avait succédé la confidence intime.

Quelles furent les pensées, les sentiments, que le Curé Peyramale fit passer dans le cœur du malade ? Un mot les résume : " Espérance ! "

Contrairement à ce qui arrive souvent, quand on se trouve tout-à-coup en présence d'un personnage illustre, que l'on connaît seulement par quelque portrait de grand relief, tracé dans les pages de l'histoire, M. de Musy n'avait éprouvé aucune déception. Tel il avait rêvé le Curé de Lourdes, tel il le voyait de ses yeux. Tous deux étaient faits pour se comprendre : ils parlaient la même langue, ils appartenaient à la même patrie ; tous deux étaient fils de Marie.

L'abbé Antoine, après l'entrevue, entendit le double écho de leurs impressions.

— Quelle âme de prêtre ! s'écriait en sortant le Curé Peyramale ; il doit avoir une sainte pour mère.

— Vous ne vous trompez point, répondit le jeune ami de la maison, qui connaissait mieux que personne les vertus de la Femme forte du château de Digoine.

— Que je suis heureux, disait de son côté l'abbé de Musy, que je suis heureux que vous m'ayez amené le Serviteur de Notre-Dame de Lourdes ! Je sens en moi une plus grande confiance et comme une promesse de miracle. Cet homme est, en effet, l'homme de la Sainte Vierge, et sa parole engage, en quelque sorte, la Reine du Ciel.

On ne tarda pas à remarquer, parmi les pèlerins accourus à Lourdes aux approches de l'Assomption, cet ecclésiastique infirme, et jeune encore, que l'on apercevait à toute heure dans son petit chariot, soit à la Crypte, soit sous la voûte des Roches Massabielles, soit sur le chemin de la Grotte, — nous allons dire, et fort justement, sur la voie sacrée. Tout le monde s'intéressait à lui, et se sentait pris de pitié et de sympathie pour cet ouvrier du Seigneur, réduit depuis tant d'années à ne pouvoir travailler à la vigne de Dieu. Et ces âmes chrétiennes, qui étaient venues invoquer pour elles-mêmes l'intervention de la Vierge, priaient aussi pour ce prêtre inconnu. Que d'aumônes du cœur se donnent ainsi à Lourdes, dont on ne saura le secret, que quand auront disparu les ombres opaques qui voilent ici-bas les mystères de la vie, et que luira sur toutes choses la lumière de l'éternité !

— Comment ! dit le Curé de Lourdes à l'abbé de Musy, lorsque, deux jours après sa première visite, il revint le voir ; comment ! la Sainte Vierge ne vous a pas encore guéri ? . . . Je vais me brouiller avec Elle ! ajouta-t-il, en souriant lui-même de sa menace, et parlant de ces choses avec cette étonnante familiarité, excessive ce semble, que se permettent parfois les hommes de Dieu, depuis Job et David, jusqu'à Vincent Ferrer et au Curé d'Arts.

Son entrain, son assurance, sa foi totale, la promesse de ses prières renouvelèrent l'espoir dans l'âme du malade et de son compagnon.

—Après de Marie, nous avons un avocat, se dirent-ils l'un à l'autre.

— Cet ami n'était point le seul. Chaque matin, à la Crypte, assistant à la même messe que lui, l'abbé de Musy rencontrait petit Pierre ; à la Piscine, dans les lacets, à la Grotte, il le retrouvait encore. Et ces deux infortunes, également innocentes, s'étaient rapprochées et consolées. La parole du prêtre charmait l'enfant : la vue de cet ange en souffrance édifiait et fortifiait le prêtre. Ils s'étaient unis d'amitié, et chacun d'eux priait pour l'autre avec plus de ferveur encore que lui-même . . . Celui des deux qui arrivait le premier à la Piscine gardait la place pour son compagnon. De sorte que petit Pierre ne la quittait que lorsque l'abbé Antoine frappait à la porte, et que l'abbé de Musy avait coutume d'y rester jusqu'à ce que, du dehors, la voix douce de petit Pierre lui criât : " Me voici ! "

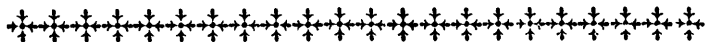
Étrange intimité entre ces affligés qui s'ignoraient l'un l'autre, la semaine précédente, et qui, s'étant rendus à la Grotte sainte des extrémités les plus opposées, étaient devenus, sous le regard de Notre-Dame de Lourdes, comme de vieux amis et comme des frères du même sang : *Cor unum et anima una !*

L'un, cependant, était un patricien des hautes classes ; l'autre avait pour père un pauvre ouvrier cordonnier des environs de Pau. Celui-ci était un prêtre, plein de savoir et dans la force de

l'âge ; celui-là un enfant entièrement ignorant de ce que les hommes enseignent. Le premier avait la responsabilité terrible de la richesse ; le second, outre l'épreuve de la maladie, portait le poids si cruel de l'indigence. Mais de tels contrastes, qui engendrent les divisions dans les sociétés sans Dieu, s'harmonisent dans la supérieure unité de l'amour au sein des groupes chrétiens. Et c'est ainsi qu'en face de l'autel et devant l'image de notre céleste Mère s'était formée une amitié sublime entre ces deux âmes, ou plutôt entre ces trois âmes, car le père de petit Pierre, le cordonnier de village, Pierre Rochon, partageait les nobles sentiments de son fils et était digne d'un tel enfant.

(A suivre.)

H. LASSERRÉ.



CONNAITRE DIEU ET JESUS-CHRIST

VOILA LA VIE ETERNELLE.

XIII

—Dieu, avons nous vu, connaît le nombre de tous les êtres existants ; il est donc fort savant et sage. Toutefois sa sagesse ne nous apparaîtrait pas encore telle qu'elle est, si nous ne la voyions que sous ce premier aspect. Elle mérite d'être envisagée plus parfaitement. Que penses-tu de toutes ces multitudes dont le nombre est connu de leur Créateur ? Tout cet univers n'est-il qu'un monceau de matériaux entassés au hasard, sans ordre ?

—Mon Père, je suis peu au courant de ces questions. Jamais je n'ai guère dirigé mon attention là-dessus ; cependant il me semble impossible que le monde soit sans un certain arrangement. Bien des choses, il est vrai, me paraissent en désordre, néanmoins j'y vois aussi une certaine régularité. Ainsi le jour et la nuit se succèdent régulièrement ; tous les ans les quatre saisons reviennent l'une après l'autre. On pourrait citer encore plusieurs autres preuves de l'ordre qui règle le monde.

—Tu as raison. Il y a un certain désordre accidentel dans l'univers ; il vient du péché source de malédiction pour tout. Mais, au fond, l'ordre établi par Dieu subsiste. Maintenant, dis-moi, l'ordre, l'arrangement n'est-il pas le signe d'une sagesse capable de le concevoir ? Vois, par exemple, ce palais magnifique. Quel habile architecte il a

fallu pour en concevoir le plan, non seulement dans son ensemble mais encore jusque dans les plus petits détails ! Tiens, admettons qu'on le renverse de fond en comble et qu'on te demande de le reconstruire, d'en être l'architecte...

—Oh ! mon Père, inutile d'y penser ; c'est au-dessus de moi....

—Cependant tu l'as vu ; tu en as l'idée....

—Oui, mais....

—Eh bien, quoi ?

—Ai-je besoin de vous dire que l'idée que j'ai de ce monument est bien imparfaite en moi ; que la chose demandée est trop compliquée pour ma petite intelligence ; et, ensuite, que de connaissances me manquent pour deviner ce que je ne vois pas dans le travail de l'architecte ! Non, non, laissons de côté cette supposition.

—Alors, si je te disais que l'univers entier est un immense palais que Dieu est en voie de se bâtir ; où chacun des grains de poussière, chacune des plantes, chacun des animaux, chacun des hommes, chacun des anges a sa place, remplit son office, tu ne voudrais pas te charger de l'emploi d'architecte dans cette incomparable construction ?

—Vous voulez rire, sans doute ; quel homme aurait donc la sottise de se charger d'une telle œuvre ? Tous les hommes ensemble n'y suffiraient pas.

—Tu entres pleinement dans mes vues ; et en te faisant cette proposition je n'avais d'autre but que d'attirer ton attention sur la sagesse supérieure de Celui qui a l'idée, qui a conçu le plan de ce vaste univers et qui, non seulement, sait quel est le nombre des individus qui le composent, mais encore connaît pleinement l'ordre qui convient à chacun d'eux pour que l'ensemble soit proportionné, harmonieux et véritablement beau. Cette réflexion provoque une autre remarque.

—Quoi donc ?

—Pour donner à chacun une place et un emploi convenables, ne faut-il pas connaître pleinement sa nature ? Demandra-t-on à un pommier de produire des cerises, à la vigne de donner des poires ? Exigera-t-on du bœuf de voler dans les airs et du poisson de labourer nos champs ?

—Non, sans doute.

—Par conséquent, les offices, les places dépendent de la nature des êtres. Figure-toi donc maintenant quelle science doit se trouver dans celui qui a su donner la place qui convenait le mieux à tant d'individus ayant chacun son tempérament, sa nature particulière, et, en un certain sens, n'ayant pas son pareil ! Depuis que l'homme étudie dans

le grand livre de la nature, il n'a pu encore connaître sûrement et à fond, ni le nombre des êtres créés, ni leur ordre, ni leur nature, ni leurs propriétés, ni comment ils ont été créés, ni comment ils se développent, comment ils vivent, comment ils meurent. Ce que les plus savants ont trouvé est fort peu de chose, et bien souvent, n'est pas certain. Que s'est-il passé dans les siècles écoulés ? que se passe-t-il maintenant, qu'arrivera-t-il plus tard ? Autant de questions auxquelles l'homme essaye de répondre. Il ne répond avec assurance et certitude que dans bien peu de cas, ordinairement quand Dieu le lui a fait connaître ; pour l'ordinaire, on ne peut rien dire de raisonnable. Tandis que le Souverain Roi de toutes choses l'a toujours su sans l'ombre d'une difficulté. Rien ne lui a jamais échappé. Son regard a toujours saisi sans effort, sans recherche, et le nombre des êtres créés, leur nature, et leur place, et leurs actes, leur commencement, leur fin ; sa sagesse est telle que toutes ces connaissances ne sont que comme un néant en comparaison de la connaissance qu'il a de lui-même. Mais j'oubliais un détail. . . .

— Lequel ?

— Un père de famille doit gouverner ses enfants, ses serviteurs, leur distribuer les charges, leur procurer le vivre, le vêtement.

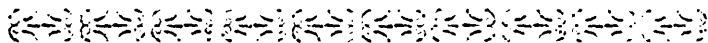
— C'est juste.

— Eh bien, du haut du Ciel, le Créateur gouverne ce monde si compliqué, si étendu. Il ne le perd pas de vue ; divin pilote, il voit les dangers qui menacent son œuvre par la malice des démons ou des hommes et il y porte remède. Sa sagesse donne à chacun des anges, à chacun des hommes les ordres, les conseils convenables, et il dirige tout merveilleusement vers le Ciel. En outre il pourvoit aux besoins de tous. " Regardez les oiseaux du ciel, disait Jésus-Christ ; ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amaissent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit." Ce que le divin Maître disait des oiseaux, est également vrai des myriades d'insectes et autres animaux qui peuplent les airs, l'eau, la terre. Le Sauveur ajoutait : " Considérez les lis des champs, comment ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et demain sera jetée au four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ? " Que penserons nous donc de la sagesse divine qui sait ce qui convient à chacun des hommes, à chacun des êtres de

la création et le lui prépare abondamment afin qu'il puisse arriver à la béatitude éternelle? Elle est vraiment admirable et adorable. Entre la sagesse divine et la nôtre il y a la distance du jour à la nuit, de la lumière aux ténèbres. Ah! renonçons à nos petites conceptions, pour nous attacher uniquement à celles de notre Père céleste; imitons le petit enfant qui croit, sans hésiter, à la parole paternelle et qui, sans cesse, l'interroge pour s'instruire. Oui, daignez, ô divin Maître, nous éclairer pour que nous soyions sages de votre sagesse.

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, *Jl. Obs.*



PÈLERINAGE ANNUEL A BÉTHANIE.

(Suite.)

De Béthanie à la Pierre du Colloque et de cet endroit jusqu'à Bethphagé les pèlerins ont marché par groupes, priant, méditant, ou se communiquant, dans un langage religieux, les émotions que leur cœur éprouve dans ces lieux mémorables. Ici, en quittant *la Pierre de Bethphagé*, en souvenir de la procession de notre divin Maître au jour des Rameaux, les pèlerins s'organisent en procession régulière. Les religieux ouvrent la marche: ils se mettent deux à deux, les frères d'abord, les prêtres ensuite, soit séculiers, soit réguliers. Ils sont toujours précédés, comme au départ de la Ville Sainte, des soldats, des Carvas et du Drogman: le reste des pèlerins et pèlerines suit en groupe, par derrière: la montée est assez raide: on avance lentement et l'on chante à deux chœurs l'hymne du triomphe. Après chaque deux versets du *Te Deum*, on fait une pause dont la durée est calculée pour arriver au *Te ergo quæsumus*, au Sanctuaire de l'Ascension.

A notre arrivée, nous nous rangeons tous autour du *vestige sacré* que Notre-Seigneur a laissé sur le sommet de la montagne des Oliviers, au jour de son admirable Ascension. Les chantres entonnent le *Te ergo quæsumus*: tous les pèlerins tombent à genoux. On se relève ensuite

pour terminer le *Te Deum* qui est suivi d'autres chants, tous en rapport avec le grand mystère accompli en cet endroit. Un père Espagnol chante l'Évangile. On prie ensuite un instant encore, à voix basse et avec grande ferveur : les pèlerins font toucher, avec bonheur, leurs chapelets et autres objets de piété directement au rocher qui porte l'empreinte d'un des pieds divins du Sauveur du monde !

En quittant le sommet des Oliviers, nous dirigeons nos pas vers le magnifique *Sanctuaire du Pater*, et nous entrons dans la sombre église du Carmel. Nous entonnons, avec une filiale allégresse, devant le maître-autel, la belle antienne à la louange de la Reine du Carmel : *Gloria Libani data est ei : decor Carmeli et Saron, Alleluia !* Nous prions également, un instant en silence, et nous terminons notre visite, par une confiante invocation à Ste Thérèse qui veille là, avec une sollicitude toute maternelle, sur ses filles spirituelles, les religieuses Carmélites, trois fois heureuses d'habiter cette délicieuse solitude, où elles mènent une vie toute céleste.

En quittant ce saint asile, ce séjour de la prière et de la paix, nous reprenons notre chemin pour suivre les pas de Notre-Seigneur, au jour de son triomphe. C'est ici l'endroit où les disciples rassemblés, dans le transport de leur joie, commencèrent à prier Dieu, à haute voix, en reconnaissance de toutes les merveilles, dont ils avaient été témoins. Pour nous, nous faisons notre prière à Dieu, du fond du cœur, et nous descendons lentement la montagne, vers le lieu où Notre-Seigneur s'arrêta, jetant un regard sur la Ville et pleurant sur elle. Cet endroit porte encore le nom de : *Dominus flevit*. Ici un Père Autrichien chante l'Évangile qui rappelle ce mémorable acte d'amour du divin Sauveur. De cet endroit, on embrasse d'un seul coup d'œil la Ville Sainte tout entière, avec ses cinq collines : — *Sion*, presque entièrement occupée par le vaste et riche couvent des Arméniens, — *Gareb*, le quartier des chrétiens, — *Akra*, spécialement habitée par les Juifs, — *Bézétha*, le séjour des Musulmans, — *Moriah*, l'emplacement du Temple.

La prophétie du Sauveur s'est accomplie d'une manière terrible, sur cette cité ingrate et sur son peuple déicide. Du Temple proprement dit, littéralement, il ne reste pas pierre sur pierre ; tout a été détruit et *tout a disparu*. Il reste, d'après la meilleure tradition, un fragment de l'enceinte extérieure, les pèlerins le contemplant avec stupeur et les Juifs vont, chaque vendredi, l'arroser de leurs larmes !

Ces sombres souvenirs remplissent notre âme de tristesse

et nous descendons ainsi, tout pensifs, le sentier qui mène à la Vallée de Josaphat, où nous allons faire une nouvelle station, dans la sainte Grotte de l'Agonie. Dans ce vénérable Sanctuaire, un de ceux qui en Terre-Sainte, impressionne plus profondément le pèlerin, l'Évangile chanté, s'il se peut, par un jeune diacre, rappelle les douleurs de l'agonie du Sauveur et sa sueur semblable à des gouttes de sang, découlant jusqu'à terre !

En quittant la sainte Grotte, nous passons devant le Tombeau de la Sainte Vierge, sans le visiter : ce sanctuaire est devenu la propriété exclusive des schismatiques, au grand regret et à la grande humiliation des catholiques.

Nous montons, à pas lents, le chemin qui nous ramène à la porte orientale de la Ville, et nous faisons dans l'église voisine de Sainte Anne, notre dernière station. Le T. R. Père Vicaire Custodial de Terre-Sainte, qui préside toujours le pèlerinage de Béthanie, le termine ici par le chant solennel du *Tota pulchra es*, par une courte prière, en silence, et par un souvenir reconnaissant pour les doux mystères accomplis en ce lieu !

D'après la tradition Orientale, il paraît hors de doute que S. Joachim et Ste Anne aient eu à Jérusalem une habitation, soit fixe, soit temporaire, sans préjudice pour le vrai lieu de leur résidence, à Séphoris, près de Nazareth. Et dès les premiers temps du christianisme cette maison de Ste Anne et de S. Joachim fut en vénération parmi les fidèles ; et c'est là qu'ils plaçaient l'Immaculée Conception et la naissance de la Mère du Verbe incarné, de la Bienheureuse Vierge Marie !

Les pèlerins du Canada qui nous accompagnaient et qui nous ont raconté avec une noble fierté les merveilles qu'opère dans leur pays fortuné la *bonne Ste Anne*, font ici, une prière fervente, et gardent le souvenir de ce sanctuaire où les missionnaires de N.-D. d'Afrique sont appelés à faire tant de bien, par la préparation au sacerdoce, de jeunes et pieux lévites de la nation grecque catholique.

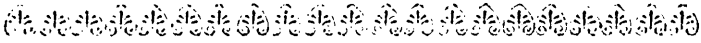
Nos pèlerins regagnent enfin leur hôtellerie que l'on est convenu universellement d'appeler la *Casa-Nuova*.

Les catholiques indigènes retournent à leurs demeures respectives, et nous religieux, nous rentrons dans notre couvent de S. Sauveur : *il est onze heures du matin* : le pèlerinage qui se fait *entièrement à pied*, a duré *huit heures* !

Notre pauvre corps sent un peu la fatigue, mais nos cœurs sont pleins de joie et nous remercions Dieu d'avoir été capables d'accomplir un si touchant et si saint pèlerinage.

Les pèlerins, de leur côté, comme on se l'imagine bien facilement, et par le nombre et par la sainteté des Lieux qu'ils ont visités, conservent la plus pieuse et la plus salutaire impression de leur grand pèlerinage !

FR. J., *Missionnaire Franciscain de Terre-Sainte.*



CHRISTOPHE COLOMB

LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

VIII

Après plus de 18 ans de tentatives infructueuses, Colomb obtenait donc enfin tout ce qu'il demandait.

Le 30 avril 1492 il reçut le titre de ses privilèges, tels que nous les avons précédemment rapportés. Le 8 mai la reine ajoutait spontanément une faveur qu'on n'accordait ordinairement qu'aux enfants des plus illustres familles du royaume : le petit Diégo, fils aîné de Colomb, était nommé page du prince royal, avec une pension annuelle de 9,400 maravédís.

Des ordres furent donnés aux habitants de Palos pour que dans 10 jours deux caravelles (petits navires) fussent prêtes pour l'expédition. Le 12 mai, Colomb prenait congé de la reine, se rendait à Cordoue et de là à Palos, où il demanda encore l'hospitalité aux Franciscains du Couvent de la Rabida.

Le Père Gardien, Juan Pérez, qui avait ouvert son asile à l'étranger pauvre et inconnu, reçut dans ses bras l'ami comblé d'honneurs et rempli d'espérance, revenant savourer avec lui les premières joies d'un bonheur dont il lui devait la meilleure part.

Le 23 mai, le P. Gardien descendit du couvent avec Colomb et l'accompagna à l'église paroissiale de Palos. Là furent notifiés à cette population de marins les ordres de la reine. Les autorités locales répondirent que l'on obéirait. Toutefois lorsqu'on sut qu'il s'agissait d'aller naviguer au loin, jusque dans la MER TÉNÉBREUSE, la consternation se répandit sous chaque toit, l'effroi gagna toutes les barques. LA MER TÉNÉBREUSE ! ce nom seul glaçait d'épouvante les plus intrépides.

Nous sourions maintenant à ces terreurs. A cette époque elles paraissaient très naturelles. On ne connaissait guère l'univers et particulièrement la forme de la terre.

Les uns la disaient plate et longue, continuée indéfiniment par l'Océan incomensurable ; les autres la prétendaient carrée, mais bornée entre les glaces et la mer sans bornes. On niait absolument les antipodes, etc. Si telles étaient les idées des plus sçavants, que devait penser le public moins instruit ?

On pensait que le chaos, l'Érèbe, se recélaient dans les profondeurs extrêmes de cette mer que tous les cosmographes désignaient du nom de *ténébreuse*, parce que d'après le géographe de Nubie, le shérif Edrysi et au dire des navigateurs arabes, en approchant de ces parages, on trouve "de forts courants, des eaux obscures, et peu de clarté dans l'atmosphère." L'incertitude et l'obscurité de la science, au sujet de cette mer, semblaient justifier cette affreuse dénomination. C'était dans la MER TÉNÉBREUSE que se choquaient les torrents pélagiques, que tourbillonnaient les gouffres au sein desquels se jouaient Béhén.oth et le grand Leviathan, escortés de monstres subalternes.

Tous les ouvrages de géographie accrédiétaient le mauvais renom de la MER TÉNÉBREUSE, car sur les cartes des cosmographes on voyait dessinées autour de ces mots terribles : MARE TENEBROSUM, des figures affreuses, au près desquelles les cyclopes, les lestrigons, les griffons, les hippocentaures n'avaient que de douces physiologies. Les géographes arabes, empêchés par le Kotan de reproduire des images d'animaux, se bornaient à caractériser cette mer au moyen d'un signe dont la sombre unité, sans effrayer d'abord le regard, n'en bouleversait pas moins l'imagination. C'était une main crochue et noire, celle de Satan ! s'élevant de l'abîme à la surface, et prête à entraîner sous les gouffres les navigateurs assez téméraires pour braver les eaux du BAHR-AL-TALMER.

Ces périls n'étaient pas les seuls que courroussaient les explorateurs. De gigantesques adversaires pouvaient tout-à-coup fondre du haut des airs. Dans ces latitudes planait, sur ses immenses ailes, l'oiseau *raak* qui, de son bec enlevait un navire chargé de son équipage, l'emportait dans la région des nues où il le fracassait entre ses serres et le laissait retomber pièce à pièce dans les hideuses vagues de la MER TÉNÉBREUSE ! ! . . .

On comprend qu'avec ces idées les marins de Palos ne fussent guère empressés à suivre Colomb. En vain la reine imposait une forte amende à ceux qui refusaient d'obéir : rien n'y faisait. Le Père Juan Pérez dut encore venir au secours de son ami et de la population égarée.

Se mêlant aux matelots, il plaisantait sur leurs terreurs, rassurait les familles : il s'honorait de prendre part à l'expédition et de contribuer à étendre le règne de Jésus-Christ aux extrémités de la terre. Il allait tantôt seul, tantôt accompagné de son ami : mais partout où on voyait Colomb, on était sûr d'apercevoir aussi le Gardien de la Rabida. Il se multipliait d'une façon prodigieuse. L'activité de son zèle fit sensation dans la contrée. Plus de vingt ans après on en parlait encore. On ne pouvait parler du départ de Colomb sans se rappeler qu'un Franciscain l'accompagnait, l'assistait et le défendait partout.

Malgré tout le dévouement du P. Juan Pérez, aucun pilote ne voulait s'embarquer. Pour en finir le P. Gardien s'adressa à une famille riche et influente de Palos, aux trois frères Pinzon, hommes de mer éprouvés, plus instruits et plus courageux. Ceux-ci con-

sentirent à tenter l'aventure. Leur exemple seconda merveilleusement les efforts du Gardien des Franciscains ; les matelots commencèrent à se rassurer.

L'aîné des Alonzo, Martin faisait le commerce des agrès et des munitions pour les navires ; il était le principal fournisseur de la marine dans le port. Sa fortune, ses connaissances, l'ancienneté de sa famille le plaçaient à la tête des notables de la cité. Dès qu'on sut qu'il préparait la *Nigna*, jolie petite caravelle pour faire le voyage, Palos offrit à Colomb la *Galléga*, grande comparativement, grosse et lourde ; mais solide. Bien que peu commode pour cette traversée, Colomb l'accepta pour ne pas prolonger les retards. Il la fit bénir, la nomma la *Santa Maria* et la choisit pour y arborer son pavillon de commandant.

Au milieu des préparatifs de l'embarquement Colomb menait la vie d'un disciple de S. François. Il ne sortait du couvent que par nécessité, s'occupant du soin de son âme et avançant dans la perfection chrétienne. Ce fut sans doute alors qu'il s'engagea dans le Tiers-Ordre. Ses jours se passaient dans l'oraison. Il tâchait de devenir de moins en moins indigne de la bonté de Dieu qui l'avait daigné choisir pour une œuvre sans égale parmi les hommes. Il ne s'étonnait nullement des délais, des frayeurs, du mauvais vouloir de la cité ; il s'en remettait à la divine Providence. Il était persuadé qu'il ne faut pas tenter Dieu, qu'il faut subir avec résignation les circonstances, tout en faisant le possible pour disposer les choses. Il sentait comme une assurance invisible en son cœur, ne s'effrayait nullement des difficultés, ne se préoccupait plus du dehors, et restait dans ce cher cloître, berceau de sa destinée où il avait rencontré un ami incomparable, le plus intime et le plus aimant qu'il ait eu sur la terre.

Enfin, tout étant prêt pour le voyage, il fallut s'embarquer. Mais quelle que fût la résolution des marins de Palos, une grande appréhension s'empara de tous les esprits au moment du départ. L'imminence du danger dans une pareille expédition tourna les cœurs vers le Père des miséricordes. Chacun voulut se réconcilier avec Dieu par l'absolution. Après quoi ils se rendirent ensemble, processionnellement, au monastère de la Rabida, leur commandant en tête, pour implorer l'assistance divine et se mettre sous la protection spéciale de la Ste Vierge. Ils entendirent la Messe et communierent de la main du Père Juan Pérez et revinrent dans un ordre religieux sur les caravelles.

C'était une cérémonie touchante et triste. Toute la ville de Palos partageait l'attendrissement des marins : il y eut bien des larmes versées dans la chapelle de la Vierge.

Afin de mettre à profit le premier vent d'est qui se lèverait, les équipages furent consignés à bord. On hissa le pavillon de par-tance. Colomb, ayant commandé qu'on courût le prévenir dès que s'annoncerait le vent désiré, embrassa son jeune fils Diégo, qu'il confia aux soins de deux amis, pour être conduit à Cordoue

chez sa femme Dogna Béatriz, et revint à la Rabida, attendant dans la prière et le recueillement l'heure du départ.

Dans la nuit du 3 août, vers 3 heures, Colomb se réveilla tout-à-coup au doux murmure des sapins dont la brise de terre commençait à bercer les cimes. L'ouïe subtile du marin reconnut bien vite le vent attendu.

Ce jour était un vendredi. Réputé de funeste augure, il était pour l'enfant de S. François un heureux présage ; car c'était le jour de la Rédemption ; celui de la délivrance du S. Sépulture ; celui de la prise de Grenade sur les mahométans.

Bientôt le Père Juan Perez fut averti et se prépara à célébrer la Sainte Messe, et les vigies de garde sur les caravelles purent voir briller, à travers les pins, les hauts vitraux de la Rabida. Pendant que la communauté franciscaine goûtait un paisible sommeil, Colomb entra seul, d'un pas discret, dans la chapelle de Notre-Dame. Revêtu des habits sacrés, le Père Gardien monta à l'autel pour offrir le Saint Sacrifice à une intention jusque là inouïe et peut-être unique depuis l'institution de l'Eucharistic. Au moment de la communion, Colomb s'approcha de la Sainte Table et reçut le pain Céleste.

Après l'action de grâces il sortit sans bruit du couvent ; accompagné du Père Gardien il se dirigea en silence vers la pente à demi sauvage par laquelle on arrive à Palos.

Les dernières étoiles brillaient encore au firmament ; la première lueur de l'aube allait se dessiner à l'Orient ; la brise matinale parsemait, à travers la forêt, les amères senteurs des pins, l'arôme du thym et des lavandes écrasés sous leurs pas, dans l'obscurité du sentier, derniers parfums de la terre d'Europe qui devaient dilater la poitrine de Colomb, débordant de bonheur et de majestueuse confiance.

Dès qu'il parut, le canot-major de la *Santa Maria* accosta la rive pour prendre son commandant.

La voix des pilotes de service et le sifflet des contre-maîtres commandant les manœuvres de l'appareillage, réveillèrent les maisons voisines. Les fenêtres et les portes s'ouvrirent en un instant. Le cri : Ils partent ! ils partent ! eut bientôt retenti à l'extrémité de l'habitation. Les mères, les femmes, les enfants accouraient sur le quai en versant des pleurs ; les parents et les amis se jetaient dans les barques pour s'approcher des caravelles et faire un signe à ceux qu'ils ne reverraient peut-être plus. Colomb, pressant sur son cœur le Franciscain ému jusqu'aux larmes, lui fit ses muets adieux, et se jeta dans le canot qui eut rejoint en un instant la *Santa Maria*.

Le Commandant, reçu à son bord avec les honneurs prescrits par les règlements de l'amirauté de Castille, monta sur la dunette, jeta son coup d'œil sur les dispositions prises. On héla les nacelles des habitants pour les faire éloigner. Il y eut un grand serrement de cœur et une oppression dans toutes les poitrines. En peu d'instants toutes les embarcations furent hissées

à bord : déjà les ancres étaient ramenées et saisies au-dessus de la proue.

On retira le pavillon de partance de la *Santa Maria* pour y arborer le royal étendard de la flotille, sur lequel on voyait peinte l'image de Jésus en Croix.

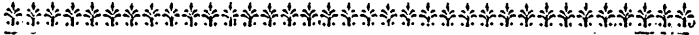
Alors Colomb, saluant avec sérénité la foule pressée sur le rivage, puis envoyant de la main un dernier adieu à son ami Juan Pérez, prit place à son banc de quart ; et tout pénétré du caractère de son entreprise, dominant de sa voix les bruits confus de trois équipages, commanda au NOM DE JÉSUS-CHRIST de déployer les voiles.

Une demi heure après, le disque du soleil émergeait du sombre rideau de pins de la Rabida. Les trois navires, leurs toiles arrondies, sous une fraîche brise d'est, descendaient rapidement ; bientôt ils disparurent aux yeux de la population attristée. Cependant de la terrasse du couvent on les aperçut encore pendant trois heures. Les religieux de S. François les virent s'évanouir dans le lointain, s'abaisser et disparaître au dessous de la ligne bleue qui ferme l'horizon.

Le Père Juan Pérez qui, le premier en Espagne avait accueilli Colomb, lui avait donné le premier encouragement et le premier appui, lui donna encore, sans doute, du haut de la terrasse, le dernier regard et la dernière prière, appelant les bénédictions célestes sur ce voyage inspiré de Dieu et entrepris pour la gloire de Dieu.

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.



LES RELIQUES A AIX-LA-CHAPELLE.

Nous vivons incontestablement à une époque de pèlerinages : on voit revivre de nos jours cette foi ardente qui poussait nos ancêtres à prendre le bourdon de pèlerin et le chapeau à coquilles, et la secte libre-penseuse en est réduite à grincer des dents et à exhaler son impuissante colère dans des libelles remplis de blasphèmes ou dans des articles de journaux, pendant que de longues processions d'hommes et de femmes s'empressent comme jadis vers les sanctuaires de France, d'Italie et de Palestine.

A l'occasion de ce grand mouvement, nos lecteurs aimeraient sans doute de connaître un des pèlerinages de l'Europe des plus imposants, à cause du nombre et de la sainteté de ses reliques, comme aussi des multitudes qui vont les vénérer.

Tous les sept ans, les reliques de la Cathédrale d'Aix-la-Chapelle sont exposées à la vénération des fidèles. Cette importante collection est due aux soins persévérants de Charlemagne qui la déposa dans sa chapelle privée que, par suite de cette possession, il éleva au rang de première église de l'empire.

Les reliques venant de Rome lui furent données par les Souverains Pontifes Adrien et Léon ; celles de Jérusalem, par le Patriarche, à qui le grand monarque avait fait de larges aumônes pour les chrétiens de Palestine décimés par la famine ; celles de Terre-Sainte, par le Calife Haroun-al-Raschid, avec qui il avait fait un traité de paix ; celles de Constantinople, par l'Empereur Grec, qui recherchait son amitié et même son alliance ; celles d'Italie, de France et d'Allemagne, par les évêques et les Seigneurs ses vassaux et ses obligés. Chacun savait qu'on ne pouvait procurer au pieux empereur un plus grand plaisir que de lui envoyer de saintes reliques et lui-même n'employait jamais son influence et son or avec autant d'empressement que pour se procurer ces précieux trésors.

Le trésor d'Aix-la-Chapelle contient ce qu'on nomme les quatre grandes reliques et quantité d'autres de moindre importance. Voici quelques indications sur les quatre premières.

I.—LA ROBE DE LA SAINTE VIERGE.

On l'expose entièrement déployée les jours de pèlerinage. Elle est de laine très fine, d'un tissu très riche connu sous le nom de *Bryons*. Son dessin formé de fils de couleur foncés et d'autres plus clairs croisés, avec la broderie, porterait à croire que c'était une robe de fête. La coupe est exactement semblable à celle des robes que portent les femmes de l'Orient de nos jours : longue et relativement étroite et pour ne pas empêcher la liberté des mouvements, fendue en bas de chaque côté sur une longueur de neuf pouces. Des ornements tissés dans la robe même et d'un dessin artistique décorent les bords de ces fentes ainsi que le tour du cou. Les manches ont dû être plus longues ; mais la gauche en particulier a été considérablement raccourcie. D'après une ancienne tradition confirmée par la forme et le tissu de cette robe, la Sainte Vierge portait ce vêtement la nuit de Noël, au moment de la naissance du Sauveur. Elle la conserva depuis soigneusement comme une précieuse relique ; après l'Assomption de la Mère de Dieu, cette robe vint en la possession de deux vierges qui avaient connu Marie ; de là elle fut transportée à Constantinople où elle était en grande vénération. Elle est à Aix-la-Chapelle depuis l'an 800.

II.—LES LANGES DE L'ENFANT JÉSUS.

Ils sont faits d'un tissu de laine jaune foncée, assez semblable à de la serge grossière ; enroulés par trois tours et formant une espèce de col à une extrémité. La tradition rapporte qu'ils étaient

faits d'une partie des vêtements extérieurs de S. Joseph, et leur tissu dur et grossier n'aurait permis de s'en servir que pour l'extérieur, tandis que d'autres linges plus fins entouraient le corps sacré du divin Enfant. Eudoxie, épouse de l'empereur Théodose, reçut ces langes de Juvénal, évêque de Jérusalem, avec la ceinture de la Sainte Vierge. A son tour, Eudoxie les donna à sa belle-sœur, Ste Pulchérie, qui construisit trois églises à Constantinople en leur honneur ; de Constantinople ils furent apportés à Aix-la-Chapelle avec beaucoup d'autres reliques, sous le règne de Charlemagne.

III.—LA SERVIETTE DE LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

C'est une pièce de toile très belle qui a servi à envelopper le corps du Saint Précurseur, selon l'usage des Juifs. L'Évangile nous dit que les disciples de Jean vinrent ensevelir son corps pendant que la tête était portée sur un plat d'argent à la fille d'Hérodiade, pour être ensuite enterrée secrètement dans le palais même d'Hérode. Il est à croire qu'avant de confier le corps à la terre, les disciples changèrent ce linceul qui était tout détrempé de sang pour le conserver comme un précieux souvenir de leur maître. L'Église a toujours entouré d'honneur la mémoire du grand Précurseur qui fut aussi le défenseur intrépide de la vérité et de la justice, et il n'y a pas lieu de s'étonner de voir son suaire portant encore les traces de son sang rangé parmi les quatre grandes reliques.

IV.—LE LINGE ATTACHÉ AUTOUR DES REINS DE NOTRE SEIGNEUR SUR LA CROIX.

C'est une toile très grossière et très commune, complètement détrempée de sang et par suite, tout à fait dure. Elle ressemble à un habit ou plutôt à une blouse ; c'est du moins ce que donnent à croire deux espèces de manches fixées aux coutures. L'une de ces manches est encore entière, et l'autre a été coupée, mais la couture est encore bien visible.

D'après la tradition, Notre Seigneur aurait dû ce vêtement aux soldats. Comme les habits des condamnés leur revenaient de droit après l'exécution, ils étaient obligés de veiller à l'observance des lois et de la décence. Les habits de Notre Seigneur étant tous de bonne étoffe et en bon état, les soldats les lui arrachèrent tous jusqu'au dernier et lui firent un vêtement de l'habit grossier de l'un des voleurs qui furent crucifiés en même temps. C'est ainsi que le Saint par excellence et l'Agneau sans tache qui s'était chargé des péchés du monde, n'eût à ses derniers moments que les haillons d'un criminel. La relique entière est couverte d'éclaboussures de sang et en certains endroits complètement imbibée, là où le sang paraît avoir ruisselé. Par suite de ces nombreuses taches de sang précieux, la relique n'est jamais dépliée et on s'en sert souvent pour bénir le peuple.

Parmi les reliques moins considérables, nommons : une partie de la corde avec laquelle Notre-Seigneur fut attaché à la colonne de la flagellation ; la ceinture de cuir de Notre-Seigneur ; la ceinture de la Sainte Vierge ; un morceau de l'éponge trempée dans le vinaigre et présentée à Notre-Seigneur sur la croix ; le reliquaire contenant le bras du saint prêtre Siméon ; une partie de la vraie croix.

Depuis l'époque où Charlemagne réunit ces reliques, il s'établit vers Aix-la-Chapelle, un courant puissant de pèlerinages, qui atteignit son plus haut point, aux XIV^e et XV^e siècles et s'est continué jusqu'à nos jours. En 1349 le nombre des pèlerins fut si considérable que l'empereur Charles IV et son épouse furent obligés de remettre après le pèlerinage leur couronnement qui devait avoir lieu à Aix-la-Chapelle et pendant ce temps ils fixèrent leur résidence à Bonn.

En 1454, les pèlerins furent si nombreux que le conseil de ville fut obligé de tenir les portes de la ville fermées et de ne permettre d'entrer que par groupes. En 1510, 20,000 pèlerins campèrent hors de la ville, parce qu'il n'y avait littéralement pas de place à l'intérieur. Ces faits marquent d'autant mieux la popularité des pèlerinages à Aix-la-Chapelle, que tous ces pèlerins allaient à pied et de très loin, nos moyens si faciles de locomotion par la vapeur n'existant pas encore.



CORRESPONDANCE DE ROME.



Rome, 5 Juillet 1892.

La fête de notre cher Patron a été solennisée au collège S. Antoine et dans plusieurs églises de Rome. Le panégyrique du Saint a été prêché dans notre église par le Lecteur de philosophie du collège et à l'*Ara-Cali* par le Lecteur de théologie dogmatique. La foule était nombreuse dans les deux églises et montre une fois de plus combien est populaire le culte du célèbre thaumaturge franciscain.

A S. Antoine, des Portugais qui est l'église nationale de ce peuple à Rome, la fête a eu un caractère particulier à l'occasion de la réception du Cardinal Vanutelli qui vient d'être nommé protecteur du royaume de Portugal. L'ambassadeur près du S. Siège et toute la colonie Portugaise assistaient à la cérémonie. Le prince de l'Eglise fut reçu à la porte du Temple avec les honneurs dûs à son rang et célébra la messe pontificale. Le soir la façade de l'église était brillamment illuminée.

Le jour de la Sainte Trinité nous avons eu au collège, la première messe d'un étudiant ordonné la veille. Il était assisté à l'autel par le Rme Père Diomède Falconio, Procureur Général des Mineurs-Réformés, évêque nommé de Lacédonia. Celui-ci avait voulu remplir lui-même cet office auprès du nouveau prêtre, qu'il avait autrefois admis dans l'ordre et dont il avait reçu la profession.

Le Rme Père Diomède sera préconisé dans le consistoire du 11 juillet et recevra la consécration épiscopale dans l'église du collège S. Antoine, le dimanche suivant. Le Prélat consécrateur sera son Eminence le Cardinal Monaco La Valetta et les Evêques assistants seront nos Seigneurs Tempesta et Carfagnini. Ces deux derniers appartiennent à la province S. Bernardin, comme l'Evêque élu Mgr Diomède Falconio.

Mgr Van den Bosch, évêque de Lahore dans l'Hindoustan, vient d'être nommé archevêque d'Agrah. Ce prélat est originaire d'Anvers et appartient à la famille des Frères Mineurs Capucins.

Notre Rme Père Général vient de recevoir avis qu'on a érigé dans la cathédrale de Bovino (Italie) un monument à Mgr Alexandre Cantoli, autrefois secrétaire général et chronographe de l'ordre. Mgr Cantoli est mort en odeur de sainteté, évêque de Bovino, le 11 octobre 1884. Le clergé qui l'avait en grande vénération lui a élevé un monument sur sa tombe auprès de celles de deux autres Franciscains ses prédécesseurs, les Vénérables Lucci et Molinari.

Pendant qu'on se prépare à célébrer le jubilé épiscopal du Souverain Pontife, notre Rme Père Général a pensé que les Tertiaires de S. François devaient eux aussi, en cette circonstance, témoigner leur amour et leur filiale vénération pour l'illustre Protecteur de l'ordre, sa Sainteté Léon XIII. Il a donc résolu de provoquer un pèlerinage général des Tertiaires à Rome pendant les fêtes du jubilé, au mois de février prochain, et unissant dans son amour Rome et Jérusalem, il a eu la pensée d'inviter les plus vaillants d'entre eux à visiter ensuite les lieux sanctifiés par Notre-Seigneur et confiés depuis des siècles à la garde des Franciscains. Son projet a été chaleureusement adopté et une commission s'est formée aussitôt dans le but de préparer ce double pèlerinage à Rome et à Jérusalem, dans les premiers mois de l'année prochaine. Nous reviendrons sur ce sujet, mais ceux de nos confrères qui voudraient de plus amples renseignements peuvent dès maintenant s'adresser au R. P. Commissaire du Tiers-Ordre, couvent de l'*Ara Cali*, Rome. Ce pèlerinage sera international et formera deux groupes : Ceux qui vont à Rome seulement et ceux qui de là se rendront à Jérusalem.

Il est question de réparer la façade de notre église de l'*Ara-Cali*. Autrefois couverte de mosaïques qui furent détruites par le temps, la façade actuelle en briques était indigne de ce Temple magnifique et si vénérable. Un concours a été ouvert à ce sujet et les divers projets ont été exposés au Palais des Beaux-Arts.

Le Souverain Pontife a perdu ces jours-ci, dans la personne du duc Salviati, un zélé défenseur de la Sainte Eglise et de ses droits. Il appartenait par son père à l'illustre famille Borghèse et par sa mère à celle des La Rochefoucault. Né à Paris en 1823, il était dans la force de l'âge, en 1867, lorsque Rome se vit menacée par les horribles garibaldiennes. N'écoutant que son dévouement, il s'engagea dans l'armée pontificale avec d'autres membres du patriciat romain et il prit part à la défense des Etats de l'Eglise.

Retiré des affaires après les événements de 1870, il se consacra aux œuvres de charité et fut un membre zélé de la Conférence de S. Vincent de Paul. C'est à lui et à son épouse que Rome doit la fondation de l'hôpital du *Bambino Gesù* pour les enfants malades.

Il est mort à l'âge de 69 ans, après avoir reçu avec esprit de foi et de piété les derniers sacrements.

Nous avons déjà parlé de l'Observatoire du Vatican. Le savant religieux qui le dirige, le R. P. Denza, a fait dernièrement un rapport en présence du Cardinal Rampolla et du Comité de Direction sur les progrès réalisés depuis un an.

On a commencé l'hiver dernier les travaux pour faire la carte du ciel : déjà un grand nombre de photographies ont été tirées, et l'on a ainsi reproduit un certain nombre d'étoiles, de planètes et de nébuleuses. On a photographié de même le soleil et les nuages : les épreuves de ces photographies ont été demandées par de nombreux observatoires de France, d'Angleterre et d'Amérique.

Les travaux de l'église S. Joachim sont menés avec une grande activité. La crypte est terminée et a été remise solennellement au Cardinal Vicairé qui en a pris possession au nom du Souverain Pontife. Une belle cérémonie a eu lieu en cette circonstance au milieu d'un grand concours de fidèles, parmi lesquels se trouvèrent la plupart des ambassadeurs auprès du S. Siège, des prélats, des religieux, et une foule de laïques, entre autres l'illustre M. de Rossi. On espère que le gros œuvre sera fini pour les fêtes du jubilé et que l'église entière pourra être offerte alors au Souverain Pontife.

La fête des saints apôtres Pierre et Paul a été célébrée dans toute la ville avec une grande solennité. Le Souverain Pontife avait ordonné une neuvaine préparatoire dans toutes les églises de Rome où se conserve le T. S. Sacrement, et avait prescrit outre les prières ordinaires de la neuvaine, le chapelet et les Litanies des Saints. Dans un *Invito Sacro* affiché à la porte de toutes les églises, le Cardinal Vicairé avait porté à la connaissance des fidèles l'ordonnance du Souverain Pontife et les avait engagés vivement à venir assister aux prières de la neuvaine.

Rappelant aux fidèles les grandes difficultés que S. Pierre et S. Paul avaient rencontrées en venant dans la capitale du monde païen et les sacrifices qu'ils avaient faits pour procurer à leurs ancêtres le grand bienfait de la foi, son Eminence leur montrait avec quel soin, ils devaient garder ce précieux trésor et se mettre

en garde contre les dangers auxquels leur foi est exposée à l'époque actuelle.

Le peuple de Rome a répondu à cet appel et a célébré dignement la fête des saints Apôtres. A la Basilique Vaticane la tombe de S. Pierre était magnifiquement ornée de jolies guirlandes en fleurs naturelles, la statue de bronze était revêtue des ornements pontificaux, et le peuple vint en foule baiser le pied de la statue du pauvre pêcheur de la Galilée et s'agenouiller sous le dôme auprès de son tombeau.

A l'occasion de cette fête, le S. Père a fait frapper comme les années précédentes une médaille commémorative dont il a donné lui-même le sujet : *La religion et les ouvriers*. L'artiste a gravé d'un côté le portrait du Pape avec l'exergue : *Leo XIII, Pontifex maximus anno XF*. De l'autre il a représenté la Religion sous la forme d'un personnage symbolique ; elle a dans la main droite l'Encyclopédie dont le premier mot *Rerum* est bien lisible ; de l'autre elle tient une croix avec laquelle elle écrase une hydre, représentant l'avidité du gain : deux hommes richement vêtus et offrant des pièces d'or à la Religion se tiennent à sa gauche, tandis qu'à sa droite un ouvrier debout la regarde avec anxiété et une femme à genoux lui montre son enfant qui meurt de faim. Mgr Nocella a dicté l'inscription qui entoure la gravure : "*Jus domini, jus operarie gentis assertum.*"

Ce travail est parfaitement réussi et fait honneur à l'éminent graveur des Palais Apostoliques, M. le Chevalier Bianchi. Le S. Père s'est déclaré satisfait et a félicité l'artiste.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.



LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT.

IX

Dans notre dernier entretien, je soulignais les quelques lignes qui rappellent comment les petits Bosco obéissaient à leur mère. Je voudrais aujourd'hui insister un peu sur la vertu d'obéissance dans la famille. A notre époque le désir de l'indépendance est au fond des cœurs, même dès le bas âge, et l'esprit d'obéissance aux autorités légitimes tend à disparaître. C'est un grand mal, dont les suites fâcheuses sont à redouter et dès lors à éviter, à prévoir. Les Tertiaires, dont la vocation est de maintenir, dans toute leur vigueur, les lois divines, se rappelleront donc qu'ils doivent

accoutumer leurs enfants à l'obéissance ; mais pour le faire chrétiennement ils ne manqueront pas de leur faciliter cette vertu.

L'OBÉISSANCE DANS LA FAMILLE

I.—EXIGER L'OBÉISSANCE.

“ Ce qu'il y a de plus difficile pour certains parents, dit Mgr Dupanloup, c'est de *vouloir* et aussi de *faire vouloir* leurs enfants. On ne veut plus, on ne sait plus commander ni défendre : commander le bien, défendre le mal, avec douceur, fermeté et persévérance. J'ai vu les meilleurs fléchir là-dessus, et par là même gâter profondément leurs enfants, dès le premier âge.

“ Et ce n'est plus seulement à trois, quatre ou cinq ans qu'on gâte les enfants, mais à dix, onze et douze ans. Aujourd'hui c'est à douze ou treize ans qu'on a pris le parti de faire la volonté de ses enfants, et qu'on croit ne pouvoir plus leur rien commander sérieusement.

“ Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : “ Mais il ne veut pas, il ne voudra pas ! ” Et pourquoi donc êtes-vous sur la terre, père et mère, sinon pour vouloir avec sagesse, et pour faire vouloir avec autorité ?

“ Une mère me disait de son fils, pour lequel je lui donnais le conseil le plus important : “ Mais il a quinze ans, on ne peut plus lui ordonner. ” Et ce sont des parents chrétiens qui tiennent un pareil langage ! Et ils comptent pour rien les menaces et les terribles exemples des divines Écritures ! Voyez Héli, voyez Samuel ; c'étaient des saints, leurs fils avaient trente ans : leurs fils prévariquèrent, les pères ne les corrigèrent point : on connaît le châtement des uns et des autres.

“ Aujourd'hui ce n'est pas à trente ans, ce n'est pas à vingt et un ans, c'est à quatorze ou quinze ans, qu'on ne sait plus vouloir ni commander avec les enfants.

“ Eh bien ! moi, je dis sans hésiter, moi qui les aimais si tendrement que j'ai quelquefois entendu leurs mères me dire : “ Mais vous êtes une mère ! ” moi, qui les craignais, les redoutais, les respectais tellement, que je ne me suis jamais permis, sciemment du moins, de rien hasarder avec ces puissantes et redoutables natures. . . . je dis qu'il ne faut jamais, à aucun prix, accepter de capitulation avec eux. Mes soins pour eux, mes sollicitudes étaient impuissables ; j'avais pour leurs fautes, pour leurs faiblesses, pour leurs défauts, même les plus grossiers, des ménagements infais : je ne capitulais jamais.

“ Je les aurais plutôt laissés mourir à mes pieds. Il fallait à tout prix qu'ils se laissassent dompter, corriger, réformer, élever en un mot. Et, il y a peu de jours encore, je répondais à une mère qui me disait de son fils : “ Il menace de se tuer ” : “ Il ne se tuera pas ; mais, en tout cas, si vous n'êtes pas décidée à le voir mourir plutôt que de lui voir faire le mal, il est perdu ! Il vaut mieux mille fois qu'il meure, que de vivre comme il veut faire. ” Le conseil fut écouté.

“ L'enfant déclara qu'il voulait se laisser mourir de faim : après huit heures de jeûne, il prit le pain et l'eau qu'on lui avait laissés ; et, après une nuit de réflexion, il écrivit à ses parents, pour leur demander la grâce d'aller se jeter à leurs genoux, et d'implorer son pardon. ”

Les parents qui ne sont pas capables de se faire obéir ne sont pas capables d'élever un enfant.

II.—FACILITER L'OBÉISSANCE.

L'autorité paternelle, émanant de l'autorité divine, doit en revêtir les caractères : elle doit en avoir l'unité, la bonté, la prudence, le calme, la fermeté et la constance ; elle doit en outre être exemplaire, et s'exercer dès la première enfance.

UNITÉ.—Dieu est un : l'unité des trois personnes divines est parfaite, leur volonté est la même. Il faut qu'il en soit ainsi dans la famille : l'autorité du père et celle de la mère doivent être si bien concertées qu'elles paraissent ne procéder que d'une seule et même volonté. Elles ne doivent jamais se contredire : il faut que l'enfant sache bien que ce que le père veut, la mère le veut aussi, et réciproquement. S'il en était autrement, si le père ou la mère désapprouvait l'ordre donné, l'enfant, naturellement enclin à la désobéissance par paresse ou par entêtement, serait heureux de ce désaccord et en profiterait pour se soustraire à l'obligation d'obéir. De même, si l'un a infligé une punition et que l'autre ait la coupable faiblesse de prendre la défense de l'enfant, de blâmer la réprimande ou la correction, on ne réussira pas à imposer le joug de l'obéissance. Un enfant, qui espère trouver un défenseur dans l'un de ses parents, ne craint plus guère l'autre : il est sûr d'échapper à la peine, ou, s'il est obligé de la subir, il sait qu'on le dédommagera par des caresses. Devenu grand, il hait celui qui l'aura châtié et méprisera celui qui l'aura trop flatté.

BONTÉ.—Dieu est essentiellement bon ; toute bonté vient de lui. Mais à nul autre ici-bas il n'a départi les

trésors de sa bonté plus qu'au père et à la mère. Eh bien ! cette bonté que Dieu a mise dans votre cœur, pères et mères, laissez-la voir à vos enfants. Le plus beau caractère de l'obéissance, c'est d'être fondée sur l'amour ; celle que la crainte seule commande est une obéissance d'esclave, à laquelle on se soustrait le plus vite possible. N'ayez pas constamment avec vos enfants un visage austère. Quand ils ont été sages et dociles, qu'ils comprennent, à l'accent de votre voix, au sourire de vos lèvres, à l'expression de votre regard, que vous êtes contents d'eux, qu'ils sentent que vous les aimez. Vous obtiendrez plus facilement leur obéissance.

Une petite fille de cinq ans aimait beaucoup son père. Celui-ci ayant fait une assez longue absence, à son retour elle devint soudain, pour l'amour de lui, la plus sage du monde. Lorsqu'il voyait se former les orages et commencer les résistances, il n'avait qu'à lui dire tranquillement qu'il allait repartir, puisqu'elle s'obstinait à le chagriner : il se faisait de suite un grand calme en elle.

(*A sucrer.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



LA FÊTE DU GRAND PARDON

A LA RUE DORCHESTER, 1222.

Lorsqu'il s'agit des choses du bon Dieu, on devrait toujours laisser la parole aux saints. Ce sont nos maîtres : à eux l'expression exacte et même le mot pittoresque dans leur spécialité sulfime. On a conservé une parole aussi touchante que naïve d'un de nos Bienheureux. À l'approche des grandes fêtes, il aimait à dire : " Mes frères, voici venir une *grande foire* du bon Dieu, les bénéfices y seront gros, faisons nos économies pour ce jour-là ! "

Le 2 août, on peut le dire, ramène chaque année pour la famille séraphique, une de ces *grandes foires* du bon Dieu. S. François le premier s'y prenait longtemps à l'avance pour s'y préparer par la prière et le jeûne, et assurément

les plus gros bénéfices ont été pour lui. C'est le 2 août qu'à eu lieu la dédicace d'une petite chapelle rebâtie des mains mêmes de notre séraphique Père. Depuis longtemps on la nommait Chapelle de la Portioncule. De pieuses légendes racontaient que des concerts angéliques s'y tenaient souvent en l'honneur de la Reine du Ciel: de là le titre de Sainte Marie des Anges donné à cette chapelle, de temps immémorial.

Maintenant on l'appelle Basilique, et depuis des siècles, elle est un centre de pèlerinages immenses.

Qui eût vu le monument vers 1216 n'eût pas félicité S. François du choix qu'il en faisait pour l'appeler la Mère et la tête de toutes les églises franciscaines. Il est même probable que l'on n'eût pas prédit grand succès au Fondateur des Frères-Mineurs. Mais S. François eût répondu ce que Socrate disait lui-même à ses amis: "Vous trouvez ma maison trop petite; moi je la trouverai bien grande s'il plaît à Dieu de me la remplir d'amis véritables." S. François la trouvait bien grande cette humble chapelle de la Portioncule où il avait entendu les Anges chanter si souvent les gloires de Marie Immaculée, où lui-même avait reçu tant de grâces extraordinaires pour lui-même, pour sa famille et pour les pauvres pécheurs. C'est que pour le bon Dieu les plus petits moyens sont toujours assez grands, et même ils sont ses instruments préférés quand il veut faire les plus grandes choses.

Le bon Dieu a fait une grande chose quand, lui-même, il a accordé à S. François la fameuse Indulgence de la Portioncule. Il a fait une grande chose quand par la voix du Pape Grégoire XV, il a étendu cette indulgence aux églises franciscaines du monde entier.

Ce n'est point une chose vulgaire en effet qu'une pareille facilité de gagner tant d'indulgences plénières pendant 30 heures tous les ans.

Une confession, une communion à n'importe quelle église; et l'on peut gagner une indulgence plénière autant de fois que l'on visite un sanctuaire franciscain, du 1^{er} août à 2 heures après-midi, au coucher du soleil du 2 août. Et dire qu'aucune prière n'est obligatoire: il suffit à chaque visite, de prier aux intentions du Souverain Pontife!

Or, cette "grande chose que le bon Dieu a faite," nos bien aimés Tertiaires l'ont appréciée à sa valeur. On l'a bien vu à l'affluence et à l'empressement des visiteurs de notre chapelle pendant toute la fête passée. Empressé d'autant plus méritoire devant le bon Dieu que ladite chapelle est loin de présenter l'espace et le confortable exigés

par un semblable concours de peuple. Il fallait attendre $\frac{3}{4}$ d'heure à la porte avant d'entrer à son tour, et cependant l'interminable procession des visiteurs ne cessait de s'écouler par la porte de sortie après une bien courte station au sanctuaire. Les Frères et les Messieurs, admis pour la circonstance à franchir la clôture monastique, se trouvaient aussi à l'étroit en parcourant le chœur des religieux mis à leur disposition. N'eût été le recueillement général, on eût cru voir dans cette chapelle une place forte prise d'assaut de deux côtés à la fois. Et cet assaut en règle a duré jusqu'au coucher du soleil le 2 août.

Les hommes d'affaires jugent de l'importance d'un marché par l'affluence des clients et le nombre des affaires traitées. A en juger par les apparences, nous pouvons estimer que notre fête a dû être une "grande foire" du bon Dieu, pour prendre l'expression de notre Bienheureux.

Dans les marchés de ce monde, on sent partout comme la fièvre des affaires commerciales. C'est à qui fera le plus de réclame, réalisera les plus gros bénéfices, exécutera les meilleures coups de commerce. Pourquoi les enfants de Dieu seraient-ils moins avides des biens du Ciel, que les enfants du siècle des richesses périssables ? Disons-le, nos visiteurs ont été entraînés par cette avarice légitime. Pour s'économiser du temps et gagner plus d'indulgences plénières, plusieurs se sont contentés d'un seul repas pris sur le gazon de la cour. Voilà de la spéculation bien entendue : Soyons toujours ainsi de vrais américains avec le bon Dieu.

Mais pour juger pleinement de l'importance de cette "foire spirituelle," il eût fallu établir un compte-rendu de tous les soulagements obtenus aux âmes du Purgatoire. Qui sait même si plusieurs délivrances ne datent pas de ce jour béni ? En tout cas les gros profits ont dû être pour elles. Enfants du Canada, nous aimons tant de prier pour nos défunts ! Et si le souvenir de nos morts nous suit partout, c'est surtout dans les grands jours de fête qu'il est le plus cultivé. N'est-ce point dans les grands jours de fête qu'il se fait le plus d'aumônes ? Les pauvres, les malheureux tendent la main de préférence vers ceux qui se réjouissent, leurs cris de détresse contrastent mieux avec les cris de joie, et ils osent davantage spéculer sur la charité des cœurs quand ils sont en liesse.

Au milieu de nos chants de joie, nous avons entendu les plaintes et les supplications des âmes du purgatoire et nous avons reloublé de ferveur pour les secourir. C'est une consolation pour nous qui sommes pauvres, de pouvoir leur faire de riches aumônes quand même. Gagner une indul-

gence plénière en faveur d'une âme du purgatoire, n'est-ce point là en effet un don plus princier que toutes les aumônes en or ou en argent? Béni soit le pape Innocent XI qui nous a rendu possible une telle libéralité, en rendant applicables aux âmes du Purgatoire les indulgences de la Portioncule!

Voici l'ordre dans lequel ont eu lieu les exercices de ces deux beaux jours: Le 1, les premières vêpres de la fête ont ouvert les cérémonies. Aussitôt ont commencé les processions des visiteurs qui récitaient la couronne franciscaine ou chantaient en l'honneur de Notre-Dame des Anges.

A quatre heures après le chant d'un cantique, un sermon a été donné en plein air, à l'ombre des platanes.

A six heures moins $\frac{1}{4}$, office de Matines et de Laudes.

Le 2, dès 4 heures, du matin reprise des visites. Après plusieurs messes de communion, grand-messe à 8 heures. A 2 heures, vêpres et complies, chant de la couronne franciscaine. A 4 heures, cantiques et sermon comme la veille.

Monseigneur l'Archevêque accompagné de Monsieur le Supérieur du Séminaire de Saint Sulpice, nous fit l'honneur de clôturer cette belle journée en nous donnant le Salut et en bénissant paternellement toute sa famille de religieux.

Ainsi doivent finir les plus belles fêtes de famille, par la bénédiction du Père.

FR. MARIE BERNARD, *M. Obs.*

NECROLOGIE.

Révérénd Monsieur Gratton, prêtre, curé de Ste Rose et Directeur de la Fraternité du Tiers-Ordre de cette paroisse.

Le Tiers-Ordre eut toutes ses prédilections et devint très florissant sous son habile direction pendant les huit ans qu'il fut à la tête de la paroisse de Ste Rose. Trois semaines avant sa mort, usé par une longue et pénible maladie, ce zélé Directeur se traînait encore au milieu de ses chers Tertiaires pour la réunion mensuelle et les entretenait longuement de leurs devoirs. Pendant toute sa maladie, il ne voulut comme gardes-malades à son chevet, que des Tertiaires.

La présence de Mgr l'Archevêque, de cent prêtres et d'une foule immense à son enterrement, a bien fait voir l'estime dont il jouissait auprès de tous.

Mme Prudhomme; M. Louis Larin; Mme F. X. Limoges; Mme Vve Clauss; Cécile Paquin. Tertiaires ou abonnés à la *Revue*.
